

Adolphe Gatien-Arnoult (1800-1886). Un érudit républicain au rectorat de l'académie de Toulouse

Didier Foucault
Université de Toulouse, UTM,
Laboratoire PLH (ERASME)

Le 18 septembre 1873, Adolphe Gatien-Arnoult reçoit le décret ministériel de mise à la retraite de recteur de l'académie de Toulouse.

Dans l'administration, la mise à la retraite est un moyen de se débarrasser d'un fonctionnaire âgé devenu incommode... Et Gatien-Arnoult n'était plus, loin s'en faut, un jeune homme. Ce n'était pas non plus un homme totalement accommodant.

Ayant occupé pendant peu de temps les fonctions de recteur, Gatien-Arnoult n'est pas, à l'aune des deux siècles d'existence de l'académie de Toulouse et si l'on se base uniquement sur l'accomplissement de ses missions, un des ses administrateurs les plus marquants. Pourtant, sans tenir pour négligeable cet aspect de son œuvre, si sa mémoire mérite d'être évoquée à l'occasion de cette commémoration, c'est que, par bien des aspects, sa personnalité et son action le distinguent des autres titulaires de cette éminente charge. Elles éclairent même d'un jour particulier les conditions de sa nomination, en décembre 1870 et – n'employons pas de litote ni de langue de bois – celles de sa révocation trois ans plus tard.

Il était né en 1800, pendant l'ultime année du Siècle des Lumières, alors que Bonaparte mettait un terme au long épisode révolutionnaire ouvert en 1789...

Le siècle des Lumières, la Révolution française : deux expressions qui n'étaient vraiment pas de saison pendant l'été 1873 ; période de réaction monarchiste des débuts de la troisième République. Le siècle des Lumières, la Révolution française : deux références que Gatien Arnoult, comme penseur et comme citoyen engagé, n'a cessé de revendiquer, à sa manière, tout au long de sa vie. Car, « enfant du siècle » à part entière, il s'était trouvé mêlé, intensément, de toute son âme et de toute son intelligence, aux tumultes de cette période troublée de l'histoire de France. Il en a connu les espérances mais aussi les désillusions.

Vendômois, Gatien-Arnoult n'était pas d'origine méridionale. Toulousain, il l'était devenu par les hasards d'une nomination administrative, puis, au fil des

années, par un sentiment de profonde communion avec sa cité d'adoption et la culture occitane dans laquelle elle baignait encore. Comme universitaire, comme acteur du débat politique et comme animateur de la vie académique, Gatien-Arnoult était respecté de ses concitoyens qui voyaient en lui une grande figure de leur ville.

Dans le sillage de Victor Cousin

Pour bien appréhender les traits majeurs de la pensée du futur recteur, un rappel de sa formation et de son orientation vers la philosophie s'impose.

À bien des égards, les premières années de la vie de Gatien-Arnoult ont quelque chose de balzacien. Issu d'une famille de commerçants du Val de Loire enrichie dans la banque, le jeune Adolphe, commence ses études à Vendôme sous l'Empire. Il les poursuit à Orléans, avant de se diriger vers Paris au début de la Restauration. Son parcours scolaire et universitaire est brillant : baccalauréat, licence et doctorat ès lettres s'enchaînent sans problème, avant le couronnement de l'agrégation de philosophie, obtenue à 25 ans.

Paris, la philosophie... Autant dire, en ce début des années 1820 : Victor Cousin. Cet universitaire jouissait alors d'une renommée exceptionnelle. « Comme ils s'en souviennent, ceux qui étaient jeunes en ce temps là »¹, avouera Gatien Arnoult vers la fin de sa vie. Toute la jeunesse du temps en effet – mais pas seulement elle – se pressait à ses leçons à la Sorbonne :

Les cours de M. Cousin – rapporte un article de 1821 conservé par Gatien-Arnoult dans ses papiers – étaient fréquentés par plus de 600 auditeurs de tout âge. L'attention et le recueillement de l'auditoire, l'improvisation simple et abondante du professeur, ses travaux, son caractère, les systèmes les plus obscurs en apparence éclairés par une exposition habile [...] imprimaient à ses leçons un caractère de gravité et de profondeur²...

Les convictions libérales affichées alors par Victor Cousin et les tracasseries que cela lui a attirées ne sont pas étrangers, non plus, à un tel engouement – nous y reviendrons.

Mais c'est surtout l'approche que Cousin avait de la philosophie, en faisant souffler un vent frais sur l'enseignement de cette discipline, qui attirait autour de lui un public nombreux. Cousin enflammait les esprits. Il réhabilitait avec brio les grands courants de pensée des anciens, rejetés par les novateurs qui s'étaient situés dans le sillage de Descartes et des Lumières. Il prétendait surtout extraire de

¹ Cité par Adhémar (Victor d'), *Éloge de M. Gatien-Arnoult*, Toulouse, 1888, p. 8 (Bibl. mun. de Toulouse, L^mC 1102-4).

² Article de M. Kératy, cité par A. Gatien-Arnoult, *Victor Cousin, l'école éclectique et l'avenir de la philosophie française*, Paris-Toulouse, 1867, p. 50.

doctrines aussi disparates, les matériaux nécessaires à l'établissement d'un nouveau système – l'éclectisme – qui surmonterait leurs anciennes oppositions. En chaire, la magie du verbe opérait. Elle se prolongea, après la révolution de juillet 1830, lorsque le professeur persécuté devint ministre de Louis-Philippe. Mais l'influence politique de Cousin commençait à suppléer la faiblesse théorique de ses livres qui, leurs lecteurs en firent l'expérience, n'avaient pas la même force que les péroraisons du professeur en chaire. Affaibli par les glissements spiritualistes et conservateurs de son initiateur, l'éclectisme perdait de son impact. Enfin – un comble pour une doctrine qui se voulait rassembleuse – il se divisa en plusieurs groupes aux préoccupations bien étrangères l'une de l'autre. Gatién-Arnoult les énumère : les « psychologues », les plus nombreux ; les « historiens de la philosophie » ; le courant « panthéistique », où il range les saint-simoniens et les positivistes ; enfin, les « spiritualistes chrétiens », qui représentent « la dernière phase » de l'évolution de Cousin et qui désirent « rallumer le flambeau éteint par le souffle du XVIII^e siècle en prônant « l'union de l'École et de l'Église »³...

Bien plus tard, – dans un livre publié en 1867 et intitulé *Victor Cousin, l'école éclectique et l'avenir de la philosophie française* – Gatién-Arnoult, sera ainsi amené à modérer ses élans de jeunesse. Certes, il conserve du pédagogue une opinion élogieuse :

En tout ce temps, M. Cousin a été un énergique agitateur d'idées, un ouvrier de vastes horizons, un grand instituteur en plusieurs parties⁴.

Mais, les années passant, l'enthousiasme du sorbonnard pour Victor Cousin était bien retombé. Faisant le bilan de l'apport de son « maître » à la philosophie de son temps, Gatién-Arnoult – après Taine et de nombreux autres – en dresse un constat sévère. L'amertume l'emporte alors sur la nostalgie :

Une chose est certaine. Le présent s'est détourné de l'éclectisme. Il ne lui pardonne pas d'avoir si peu donné après lui avoir tant promis⁵.

Ces jugements écrits à une époque où l'on ne faisait plus guère de cas de Cousin ne doivent pas occulter l'influence réelle et durable que ce dernier a exercée sur Gatién-Arnoult.

C'est, à n'en pas douter, dans son sillage qu'il s'est orienté vers la philosophie, qu'il a fait carrière en l'enseignant et qu'il a consacré de nombreux travaux à cette discipline.

³ Gatién-Arnoult (A.), *Victor Cousin...*, *op. cit.*, p. 26-33.

⁴ *Ibidem*, p. 34. On pourrait reprendre de nombreux témoignages du même ordre. Celui de Taine, par exemple, que notre auteur cite en note (p. 35) : « Le talent de M. Cousin est oratoire. Il a le don et le goût de l'éloquence ; vous trouverez en lui toutes les qualités qui peuvent la nourrir ou l'orner... » (*Les philosophes du 19^e siècle en France*, éd. Henri Gouhier, Paris-Genève, 1979, p. 82).

⁵ Gatién-Arnoult (A.), *Victor Cousin...*, *op. cit.*, p. 33.

Un professeur qui bouscule l'enseignement de la philosophie à Toulouse

Le parcours professionnel du futur recteur ressemble au *cursus honorum* idéal d'un universitaire du XIX^e siècle⁶. Pendant ses années d'études, il occupe diverses fonctions de régent dans des classes de lycée à Nevers, Auch et Vienne. Professeur à Bourges en 1824, il se voit confier ensuite plusieurs chaires de professeur agrégé de philosophie dans les collèges royaux de Reims, Nancy et enfin Toulouse. Cette dernière charge est, en fait, très brève : l'année même de sa nomination, 1830, il est promu professeur de philosophie à la faculté des lettres de la ville. Les talents du jeune agrégé et ses premiers pas dans l'enseignement secondaire ont certainement plaidé en sa faveur, mais ce n'est assurément pas la seule raison du choix du Conseil royal de l'Instruction publique présidé par... Victor Cousin. Peut-être déjà remarqué lorsqu'il suivait ses cours à la Sorbonne, ce philosophe apparaît alors à la fois comme un partisan du nouveau régime et un disciple capable d'insuffler la doctrine de son ancien maître dans l'enseignement supérieur, sclérosé par quinze ans de conservatisme bourbonien. Installé dans la cité languedocienne, il ne la quittera qu'à la veille de sa mort, cinq décennies plus tard.

La ville, qu'on décrit souvent comme un « gros village » assoupi dans sa torpeur provinciale, réserve un bon accueil à ce fringant enseignant, à l'érudition impeccable et qui propage les théories philosophiques en vogue dans la capitale. Dans ses cours on compte alors jusqu'à 400 à 500 auditeurs⁷. « L'éclat de ses leçons, [...] le généreux enthousiasme qu'il inspirait à la jeunesse »⁸ sont vite remarqués et le propulsent, à trente-deux ans à peine, dans un fauteuil de l'Académie des Sciences, Inscriptions et belles Lettres, le cénacle de l'élite intellectuelle de la ville. Le public est d'autant plus avide de l'entendre que son prédécesseur en chaire, l'abbé Saurimont, démissionnaire au moment où le régime issu de la révolution de Juillet se mettait en place⁹, était loin d'avoir des vues aussi audacieuses. Il faut dire que le programme de Gatién-Arnoult était rien moins qu'ambitieux :

Après avoir repris, corrigé et continué les travaux de Laromiguière, de Royer-Collard et de Cousin, et fondé la véritable science du moi, notre tâche est d'étendre ensuite l'horizon de l'Allemagne et de fonder la seconde partie de la philosophie en étudiant

⁶ Voir le résumé complet de sa carrière dans : Condette (Jean-François), *Les recteurs d'académie en France de 1808 à 1940*, Lyon, 2006, t. II, p. 190-191.

⁷ Voir : Vautier (G.), « Un professeur de Faculté, politicien : Gatién-Arnoult (1800-1886) », *Revue de la Révolution de 1848*, 1928, p. 157-164 et Burney (John), « La Faculté des Lettres de Toulouse de 1830 à 1875 », *Les Annales du Midi*, 1982, p. 287.

⁸ Roschach (Ernest), « Éloge de M. Gatién-Arnoult », *Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et belles Lettres de Toulouse*, 1886 ; tirage à part conservé à la Bibl. mun. de Toulouse, L^mC 4698, p. 4.

⁹ Démission selon Adhémar (*op. cit.*, p. 14-15), mise à la retraite selon Roschach (*op. cit.*, p.3) ? Tout laisse à penser que le vieil ecclésiastique n'avait plus sa place après la révolution de Juillet et que, volontaire ou provoqué, son départ n'était pas étranger au changement de régime politique. Burney affirme pour sa part : « La révolution de 1830 interrompit la carrière [des] professeurs » de la faculté des lettres. « Saurimont saisit l'occasion pour prendre sa retraite en septembre 1830 » (*op. cit.*, p. 278).

les faits et les lois de la société, puis, enfin, de fonder méthodiquement la science de l'humanité [...] en un mot, la science totale de l'esprit humain¹⁰.

Ce texte, extrait de la publication des cours professés pendant ses premières années à l'université de Toulouse, garde une tonalité éclectique qui, progressivement, s'atténuera au profit d'une orientation plus rationaliste, nettement inspiré par le cartésianisme – auquel Gatién-Arnoult a longtemps nourri le projet de consacrer une histoire générale – ou la pensée des Lumières.

Une pensée qui demeure fortement marquée par l'éclectisme

Toutefois, ces préoccupations de début de carrière ne sont pas les seules marques de l'éclectisme qu'on peut trouver dans son œuvre. À ce sujet, deux questions méritent d'être signalées.

De toutes les tendances dans lesquelles l'école éclectique s'est diffractée, c'est certainement de celle des historiens de la philosophie que Gatién-Arnoult se rapproche le plus. La simple énumération des livres qu'il a publiés au long de sa carrière d'enseignant – et qui reprennent, pour l'essentiel, le contenu des ses exposés au lycée comme à l'université – en portent un indéniable témoignage. Qu'on en juge : *Programme d'un cours complet de philosophie* (1830) destiné aux lycéens, *Doctrines philosophiques* (1835), *Cours de lectures philosophiques* (1838), *Eléments généraux de l'histoire comparée de la philosophie, de la littérature et des événements publics en Gaule avant la domination romaine* (1841), *Histoire de la philosophie en France depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (1858), ainsi que son étude consacrée à Victor Cousin et à l'école éclectique... On constate d'ailleurs, tout au long d'un parcours intellectuel qui couvre plus d'un demi-siècle, que la place occupée par l'histoire tend à s'accroître. Une histoire qui, débordant de son cadre philosophique initial, s'ouvre vers d'autres champs de la culture et accorde une part croissante au Midi toulousain. Ce Français d'oïl, par exemple, se prit de passion pour la littérature de langue d'oc et publia plusieurs volumes consacrés aux *Monuments de la littérature romane depuis le quatorzième siècle* (1841-1843) ou aux *Fleurs du gai savoir*, autrement dit aux poésies participant aux concours annuel de l'Académie des Jeux Floraux¹¹. Surtout, il laisse inachevée une monumentale *Histoire de l'Université de Toulouse*. Seulement quelques cahiers ont été publiés dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres*, tandis que les 20.000 feuillets préparatoires inédits reposent toujours à l'Hôtel d'Assézat, dans la bibliothèque de la société savante. Enfin, il serait fastidieux d'énumérer ses nombreux articles parus dans les *Mémoires* de l'académie et dont un grand nombre se rapportent à des personnages qui ont marqué la vie méridionale du passé (Vanini, par exemple) ou de son époque (son ami le député Pagès de l'Ariège, ou son collègue Edward Barry, notamment).

¹⁰ Extrait des *Doctrines philosophiques*, Toulouse, 1835, cité par V. Adhémar, *op. cit.*, p. 15.

¹¹ Gatién-Arnoult a également fait partie de l'Académie des Jeux Floraux, académie essentiellement poétique.

La méthode historique qui se dégage de ses travaux ne prête pas à de longs commentaires. L'érudition, sans être surabondante, occupe une large place. Les problématiques qui la sous-tendent apparaissent guidées par des soucis du présent, et débouchent sur une philosophie implicite de l'histoire et sur l'existence de lois qui permettraient de décrypter la trame des événements. Cela ressort nettement de certaines pages se rapportant à l'histoire de l'université de Toulouse, et qui, à propos de l'affrontement de Philippe Le Bel et du pape Boniface VIII, tracent un parallèle avec le combat des libéraux et des cléricaux de son temps :

Existe-il donc une certaine force des choses, providence ou destin, qui fait que cette guerre se rallume si souvent ? A-t-elle ses causes dans notre nature humaine elle-même, dans notre constitution politique et sociale, dans nos institutions, dans nos lois, dans notre système d'éducation, d'où viennent les mœurs ? [...]

Et sous les différences qui se montrent à la surface, n'y a-t-il pas des ressemblances qui se cachent au fond et qu'on y découvre quand on sait pénétrer jusque là¹² ?

De telles considérations, qui, il faut bien l'avouer, restent d'une grande banalité, posent une seconde question sur l'influence de l'éclectisme sur notre auteur : celle du spiritualisme. A-t-il été marqué par lui ? On a pu l'affirmer à partir du manuel intitulé *Programme d'un cours complet de philosophie*¹³, publié peu avant la révolution de 1830¹⁴. Dans la conclusion, il s'adresse aux élèves pour les mettre en garde contre la tentation d'une « lecture inconsidérée » des philosophes. Pour modérer ses effets pervers, les avis qu'il donne ne sont pas – à première vue – d'une grande hardiesse :

Il n'est peut-être pas de système que mon esprit n'ait essayé, ni de licence dont mon imagination n'ait goûté.

Mais rien ne me satisfait longtemps.

Je cherchais la vérité bien loin, tandis que je pouvais la trouver auprès de moi ; les pieux souvenirs de mon enfance suffisaient pour indiquer le chemin qui y conduit¹⁵...

Pour étayer son argumentation, ne va-t-il pas jusqu'à invoquer « la simple prière qu'on [lui faisait] réciter sans la comprendre » ? Et surtout « les modestes leçons du pasteur, que lui-même ne comprenait pas toujours » ! À une époque où l'école restait dans l'étroite dépendance de l'Église¹⁶, où pour beaucoup la philosophie sentait le souffre, le jeune rédacteur d'un manuel scolaire officiel pouvait-il éviter de sacrifier à l'exercice convenu des conseils à la jeunesse ? En

¹² Gatién-Arnoult (A.), *Histoire de l'Université de Toulouse. Deuxième fragment*, Toulouse, 1878, Bibl. mun. de Toulouse, L^mC 2194 (5), p. 21-22.

¹³ C'est l'opinion de Victor d'Adémar qui fut son ami (*op. cit.*, p. 11-12).

¹⁴ L'ouvrage est en effet cité par Gatién-Arnoult dans sa brochure *Le Ministère expliqué et justifié*, publiée à Paris peu avant la dissolution de la Chambre, le 16 mai 1830 (p. 96). Cette précision chronologique est importante car la rédaction du livre et son édition datent des derniers temps du règne de Charles X, période où les ultras durcissent le caractère déjà très réactionnaire du régime.

¹⁵ Cité par V. Adhémar, *op. cit.*, p. 11.

¹⁶ Depuis les ordonnances de 1821, l'enseignement secondaire est officiellement placé sous la dépendance directe du clergé. Un manuel scolaire ne peut, en conséquence, se dresser frontalement contre la censure tatillonne de l'Église. Son auteur doit baisser pour permettre à son livre de voir le jour.

tenant un discours à double entente – qui semble placer la foi du charbonnier au-dessus de l'étude des « gros livres » auxquels il accorde tant de temps – le philosophe n'invite-t-il pas lui-même à subvertir son propos ?

Je pencherai d'autant plus dans ce sens que Gatien-Arnoult aurait professé, au dire de ses familiers, un paisible déisme, éloigné des préceptes du christianisme institutionnalisé de son temps et mâtiné d'une méfiance dépourvue d'agressivité à l'égard du clergé¹⁷...

Alors, spiritualiste, Gatien-Arnoult ? Certainement, mais d'une manière plus subtile, plus philosophique, qu'il ne l'exprime dans ce texte. Plutôt à la manière de Lamennais et de Pierre Leroux, dont l'influence est très marquée à la veille de la révolution de Juillet et dans les années suivantes.

Ce qui ne manque pas de poser la question des opinions et de l'engagement politique de Gatien-Arnoult.

Un précoce engagement libéral

L'on ne sait rien du milieu dans lequel a vécu Gatien-Arnoult pendant sa jeunesse vendômoise et orléanaise. L'évocation de ses prières d'enfant laisse supposer une éducation chrétienne ; son origine bourgeoise, ses précoces engagements ainsi que son attachement aux idées des Lumières et de la Révolution n'écartent pas l'hypothèse d'une influence familiale. Il serait hasardeux de pousser les conjectures plus avant.

Quoi qu'il en soit, les premiers documents qui marquent son entrée sur la scène politique sont sans équivoque. Il participe entre 1820 et 1822 aux manifestations étudiantes dans la capitale. C'est une période de réaction ultra, avec le ministère Villèle, la censure de la presse et le placement de l'enseignement public sous la tutelle du ministre des Affaires ecclésiastiques, M^{gr} Frayxinous. Les cours de Victor Cousin en Sorbonne ont été suspendus en 1820¹⁸ et l'agitation républicaine est durement réprimée dans tout le pays¹⁹. C'est dans ce contexte que surviennent l'arrestation de Gatien-Arnoult et son exclusion :

Exclu des cours de l'Académie de Paris pour le seul fait d'avoir pris part à des rassemblements illégaux dans la journée du 7 mars 1822 [...]. Traduit devant le Tribunal de police correctionnelle [...] mais ils n'ont pas pu prouver sa participation aux actes violents contre les agents de la force publique²⁰...

¹⁷ Voir le témoignage de V. Adhémar (*op. cit.*, p. 11).

¹⁸ Un étudiant a été tué le 3 juin 1820 au cours d'une manifestation devant le Palais Bourbon.

¹⁹ Alors que la Charbonnerie a été créée en 1821, plusieurs complots (Nantes, Toulon, Saumur, La Rochelle) ont été éventés au début de 1822 et leurs organisateurs (souvent militaires) arrêtés et exécutés.

²⁰ Rapport de 1822, cité par J.-F. Condette, *op. cit.*, t. II, p. 190.

Quelques années plus tard, au printemps 1830, à un moment où la crise politique s'aggrave, où la tension est à son comble entre Charles X et la Chambre, peu avant que le monarque ne dissolve celle-ci, Gatién-Arnoult publie une brochure, explicitement adressée aux futurs électeurs. Son titre est pour le moins équivoque : *Le Ministère expliqué et justifié*. Le contenu est tout autant paradoxal. Dans une dialectique assez déroutante, l'auteur expose les thèses des défenseurs ultras du ministère Polignac et celles de ses détracteurs. Non sans scepticisme quant à ses chances d'être entendu, le jeune professeur appelle de ses vœux la « réconciliation » des libéraux et des royalistes les plus sincères, pour faire triompher, sous l'égide du ministère en place, une voie moyenne entre les grands principes émancipateurs défendus par les premiers et les valeurs monarchiques et religieuses des seconds. Texte généreux, certes, qui sous un ton modéré assène au ministère de sévères critiques, texte guidé sans doute par la crainte d'un nouvel embrasement du pays, mais par son éclectisme politique texte d'une grande naïveté²¹ ! Les Trois Glorieuses levèrent à leur manière les incertitudes qui planaient encore sur l'avenir des Bourbon. Mais en confisquant la révolution aux émeutiers pour trouver une autre voie moyenne, celle de Louis-Philippe, n'était-ce pas à une solution voisine de celle préconisée par Gatién-Arnoult que les vainqueurs de juillet 1830 avaient abouti ? L'agrégé de philosophie, cela a été dit, ne paya pas cher son pas de clerc en politique, puisque l'arrivée de Cousin au ministère lui ouvrit toutes grandes les portes de l'Université.

Les témoignages de ses proches se rapportant aux années 1830 soulignent que Gatién-Arnoult radicalise alors ses positions politiques et, comme beaucoup de déçus de la Monarchie de Juillet, rallie progressivement l'opposition. En l'état de notre documentation, il est difficile de savoir quel était auparavant son sentiment profond vis-à-vis de la république. Il ne fait aucun doute du glissement qui s'opère alors vers elle. Dans ses cours, il lui arrive de quitter son sujet pour lancer quelques allusions sur l'actualité politique. Audaces que de bonnes âmes, soucieuses du bien public, rapportent diligemment aux autorités compétentes. Dès 1832-1833, diverses plaintes arrivent au ministère. Radicalisation certainement, mais pas radicalité. S'il a, à l'instar de bien de ses contemporains, conscience de l'entrée de son pays dans l'ère industrielle, il ne s'en réjouit guère : « La France s'est jetée par désespoir de cause dans la foi à l'utile [...]. L'industrialisme coule de toute part à plein bord », se désole-t-il en déplorant que le règne de « l'intérêt » l'éloigne de ses valeurs profondes²². On ne s'étonnera donc pas de constater qu'une partie de ses digressions en chaire portent sur la critique des saint-simoniens, dont l'influence à Toulouse était grandissante²³.

²¹ Gatién-Arnoult aurait-il ainsi tenté d'appliquer les principes de l'éclectisme philosophique de Cousin aux réalités politiques ? Il n'est pas interdit de le croire : « L'intérêt de la France n'est ni à gauche, ni à droite, ni au centre gauche, ni au centre droit, ni au centre proprement dit ; ou plutôt il est en partie dans chacune de ces factions et se compose de tous ses intérêts réunis » (*Le Ministère expliqué et justifié*, Paris, 1830, p. 91-92).

²² *Programme d'un cours complet de philosophie* (Paris, 1830), repris dans *Le Ministère...*, *op. cit.*, p. 100.

²³ Voir J. Burney, *op. cit.*, p. 288.

Cependant, le professeur de philosophie semble alors plus préoccupé par ses cours, la publication de ses livres et les petits tracasseries qui émaillent le quotidien de la vie en faculté que par l'action politique. En 1835, par exemple, il entre en conflit avec le recteur Thuillier et le ministère qui reprochent aux Toulousains d'accorder le baccalauréat avec trop de facilité. Conjointement avec ses collègues Cabantous et Sauvage – le meneur de la fronde professorale –, Gatién-Arnoult fait partie des défenseurs des prérogatives des enseignants contre les injonctions de la hiérarchie administrative. Combat perdu, Villemain, qui préside alors le Conseil royal de l'Instruction publique, intervient personnellement et réussit à imposer ses vues.

Une figure républicaine, cible du parti clérical

La fin des années 1830 marque incontestablement un tournant. Gatién-Arnoult s'engage alors publiquement dans le camp républicain en devenant, dès le premier numéro paru en 1837, un rédacteur régulier du quotidien *L'Émancipation*. Parallèlement à cela, dans une conjoncture marquée par un durcissement conservateur du régime louis-philippard, les libertés académiques qui avaient laissé au professeur une grande latitude dans le choix de ses programmes, se restreignent. S'ouvre alors une période de conflit, durant laquelle ce dernier va devoir affronter les plus hautes autorités civiles et religieuses.

Les hostilités débutèrent en 1841-1842. Gatién-Arnoult avait choisi de traiter les doctrines de Lamennais et de Pierre Leroux. Dans une ville comme Toulouse – où l'opposition politique était en plein essor et où se manifestaient de nombreux signes de mécontentement –, évoquer ces deux grandes figures de la contestation de l'ordre en place prenait des allures de provocation. La presse cléricale locale s'en émut aussitôt²⁴. La réaction du ministre ne se fit pas attendre.

Indépendamment des opinions qui peuvent s'y rattacher, il n'est pas convenable que des auteurs vivants et des ouvrages tout récents soient officiellement traités comme matière d'un cours public. Le professeur n'est pas un journaliste qui critique et juge qui il lui plaît à ses risques et périls²⁵.

En dépit des efforts du recteur Nouseilles, qui tenta d'atténuer les conséquences de ce rappel à l'ordre, Gatién-Arnoult fut contraint de revoir son enseignement en tenant compte de l'injonction du ministre. Il n'était pas au bout de ses peines. La presse toulousaine et nationale s'était saisie de l'affaire. Une affaire dont les milieux conservateurs et l'Église s'emparèrent à leur tour pour soutenir la campagne menée à la Chambre par le comte de Montalembert et relayée dans les diocèses par de nombreux prélats, l'archevêque de Paris, M^{gr} Affre, en tête. Il s'agissait de reprendre en main l'Université, tombée, à leurs dires, sous l'emprise de l'esprit laïque et antichrétien, singulièrement dans les classes de philosophie. Le

²⁴ Pour plus de détails et pour les références de cette polémique qui a fait grand bruit, tant à Toulouse que dans les couloirs du ministère, voir les travaux de J.-F. Condette (t. II, p. 190-191) et de J. Burney (p. 288-290) cités *supra*.

²⁵ Lettre au recteur, 15 janvier 1842, citée par J. Burney (*op. cit.*, p. 289).

journal *L'Univers*, parmi d'autres, donne le ton de la polémique dont le professeur toulousain devint la principale cible :

Il y a à Toulouse un professeur de philosophie à la faculté des lettres appelé Gatien-Arnoult, lequel a figuré dans les derniers troubles de Toulouse aux côtés d'illustres radicaux [...], lequel encore est un des principaux rédacteurs de *L'Émancipation*, feuille radicale de cette ville. Ce malheureux professeur a le talent d'attirer un grand nombre de jeunes gens autour de sa chaire et de leur faire beaucoup de mal en attaquant la religion mais d'une manière indirecte et en semant le doute à la leçon de Bayle²⁶.

Le journal poursuivait sa charge en faisant du Toulousain un propagandiste des idées de Rousseau, de la Montagne et de la Terreur ! Gatien-Arnoult ne resta pas sans répliques. Dans les colonnes de *L'Émancipation*, il contre-attaqua. Bien qu'il ne signât pas ses articles, il fut dénoncé par l'archevêque de Toulouse, M^{gr} d'Astros, à l'occasion de son mandement de Carême. Le propos était sans nuance, puisque l'universitaire ne serait « ni catholique, ni chrétien. Il se montre disciple d'aucune religion positive ; tout en professant la croyance en un Dieu, il prépare largement la voie à l'athéisme ».

La cabale, en prenant de l'ampleur, débordait du strict cadre universitaire et prenait un tour politique dangereux. Les légitimistes, qui tentaient de se rapprocher de la gauche contre les orléanistes au pouvoir, cessèrent vite de s'en mêler ; à l'instar de leur journal local, *La Gazette du Languedoc*. À plus haut niveau, le ministre de l'Instruction publique se trouvait en porte-à-faux, avec, d'un côté, l'influent Guizot, qui voulait mettre au pas l'université et, de l'autre, Cousin, qui protégeait son ancien disciple toulousain. Pour couper court à la polémique et éviter que celle-ci ne dégénérait, l'enseignement de Gatien-Arnoult fut interrompu. Tout en considérant que « l'intérêt de l'université n'est nullement représenté par ce professeur », le ministre Villemain justifiait ainsi sa décision :

Le maintien de l'ordre est le premier intérêt, et il faut, que dans aucun cas, les cours publics ne donnent de causes, ni d'occasions à des scènes de troubles²⁷.

Inutiles de dire que dans ces conditions, les espoirs d'être nommé doyen de la faculté des lettres, qu'un temps, le brillant mais turbulent professeur de philosophie avait nourris, ne furent jamais satisfaits. Recteurs, préfets et ministres y veillèrent particulièrement, comme ils s'attachèrent à briser ses tentatives de manifester publiquement son opposition au régime. Ainsi, en 1841, Gatien-Arnoult avait refusé le titre d'adjoint au maire, pour ne pas collaborer avec le maire Boins. Réélu en 1843, il avait accepté la fonction auprès du maire Sans²⁸ qui, lui, partageait ses convictions. Mais on fit en sorte en haut lieu qu'il n'occupât pas longtemps son siège municipal :

²⁶ 8 février 1842, cité par J.-F. Condette (*op. cit.*, p. 190).

²⁷ Lettre du ministre au recteur, 26 février 1842, citée par J. Burney, *op. cit.*, p. 290.

²⁸ Voir la biographie en note de l'étude d'Antonin Cayré, « Des journées de Février aux journées de Juin », in Godechot (Jacques, dir.), *La Révolution de 1848 à Toulouse et dans la Haute-Garonne*, Toulouse, 1948, p. 168-170.

M. le préfet de la Haute-Garonne vient de prendre un arrêté qui suspend de ses fonctions d'adjoint de la mairie, M. Gatien-Arnoult [...]. Motif : la collaboration de ce fonctionnaire dans un journal radical : *L'Émancipation*, feuille quotidienne imprimée à Toulouse et dans laquelle il a paru, particulièrement ces derniers jours, une série d'articles violents et injurieux²⁹.

À l'occasion des attaques qu'il a subies, un certain nombre de positions ont été attribuées à Gatien-Arnoult. Qu'en était-il exactement ? La fréquentation des radicaux de *L'Émancipation* l'avait-elle entraîné jusque sur leurs positions ?

Qu'il y ait eu entre tous ces hommes des sympathies, pourquoi en douter ? L'âpreté du combat politique, en cette époque où la presse était censurée, l'enseignement surveillé et les libertés publiques bien fragiles, encourageait ceux que le régime tracassait ou persécutait à nouer entre eux des liens de solidarité et d'estime. Gatien-Arnoult, tout auréolé des coups que lui avaient portés les cléricaux et les courants réactionnaires qui incarnaient désormais l'orléanisme, aurait pu se parer, dans ses épreuves de 1841-1844, des attributs d'un chef de parti. Ses titres universitaires, la popularité de ses leçons, ses talents d'écrivain, capable de traiter les plus hautes matières de la philosophie comme de tenir une rubrique journalistique, lui en donnaient la stature intellectuelle parmi les milieux républicains de la cité languedocienne. Toutefois, Gatien-Arnoult ne chercha pas à profiter de la situation. Il s'éloigna même de *L'Émancipation*, signifiant par là même son refus du radicalisme. Il n'en demeura pas moins constant dans ses positions.

Aux avant-postes de la Seconde République à Toulouse

La fermeté mesurée de Gatien-Arnoult en faveur de la république conduisit, presque naturellement, le 25 février 1848, Louis Joly, le président de l'Administration municipale et départementale nommé par le Gouvernement provisoire, à le choisir parmi les 5 membres qui composaient la Commission provisoire à la fois municipale et départementale. Lors de la séparation de ces deux collectivités territoriales, Gatien-Arnoult fut désigné à la tête de la Commission municipale, ce qui en faisait l'équivalent du maire de Toulouse. Pendant les premiers mois de la seconde République, la ville ne connut aucun trouble notoire. Ni les communistes, qui ne disposaient pas de base ouvrière solide, ni les radicaux-socialistes, plus influents grâce à *L'Émancipation*, ne tentèrent de déborder les nouveaux maîtres de la cité, tous républicains modérés. La droite, elle, restait prudente. Joly, énergique et autoritaire, contrôlait la situation, faisant taire les rares velléités de contestation et ne laissant à Gatien-Arnoult qu'un rôle de second plan. Toujours conciliant, le professeur de philosophie se montra apaisant avec tous : aux chômeurs, il proposa un atelier national ; au clergé, il garantit la tranquillité,

²⁹ Lettre du recteur au ministre, 23 décembre 1844, citée par J.-F. Condette, *op. cit.*, t. I, p. 375.

allant jusqu'à déclarer que les Jésuites – vilipendés par la gauche – avaient, eux aussi, leur place « au soleil de la liberté »³⁰.

Forts d'une gestion qui avait permis une transition politique sans heurts, les républicains modérés emportèrent les élections législatives d'avril 1848 en Haute-Garonne. Derrière Pagès de l'Ariège, Joly et Marast (le maire de Paris), Gatien-Arnoult fut élu député en quatrième place. Il totalisa 54.880 voix. Abandonnant ses responsabilités municipales, il quitta Toulouse pour l'Assemblée nationale. Membre de la commission de l'instruction publique, il siégea sur les bancs de la gauche, avec le parti démocratique.

La confrontation de ses votes à l'Assemblée et des textes publiés auparavant est éclairante pour cerner les convictions profondes de ce républicain sincère.

Il y avait en cet homme un authentique attachement aux grands idéaux des Lumières et de Quatre-vingt-neuf, qui constituaient pour lui le socle d'une société pacifiée et tournée vers le progrès. Dans sa *Doctrine philosophique*, éditée en 1845, il trace clairement une filiation entre le christianisme et la Révolution. Mais, de cette filiation, il infère un dépassement du christianisme, qui doit abandonner son caractère de religion de « dogme et de foi ». Débarrassé du cléricisme et des oripeaux du passé, mais enrichi, au souffle de la liberté philosophique, par la pensée rationnelle, le christianisme ainsi régénéré deviendra un instrument de progrès. La Révolution, « autre salut du monde », en proclamant la liberté et l'égalité a créé les conditions de l'émancipation humaine que le XIX^e siècle doit parachever. La Révolution, pour Gatien-Arnoult, se trouve comme idéalisée dans de grands principes, ceux contenus dans les cahiers de Quatre-vingt-neuf et les décrets des premiers constituants. Pour ce déiste, le mouvement de l'histoire serait guidé par des lois. Le choc des événements, l'affrontement des partis, la violence des factions – pour ne rien dire de la lutte des classes sociales qu'il semble ignorer – apparaissent comme des épiphénomènes ; pire, des excroissances parasitaires de la dynamique des sociétés humaines. Homme de Quatre-vingt-neuf, oui, mais pas de Quatre-vingt-treize ! Ni le jacobinisme, ni la Terreur n'avaient de place dans l'image idéalisée qu'il se faisait de la Révolution.

Sa lucidité politique, car il faut bien qu'il en ait eu une en tant qu'acteur de moments majeurs de l'histoire de son temps, c'est celle d'un humaniste, défenseur de causes généreuses. À l'Assemblée, il se prononce contre la peine de mort, il s'oppose aux poursuites engagées contre Louis Blanc et à l'interdiction des clubs. Louis-Napoléon Bonaparte élu à la présidence de la République, il se pose en adversaire du pouvoir personnel et des expéditions militaires en Italie. C'est dans ces combats d'opposition, lui l'homme de la conciliation, incapable de donner un sens au conflit dans son ordre du monde, qu'il acquiert aux yeux de ses

³⁰ Cité par Genevray (Pierre), « Le clergé, les catholiques de Toulouse et de la Haute-Garonne sous la République de 1848 », in Godechot (J.), *op. cit.*, p. 175.

contemporains une certaine grandeur et mérite leur estime. Ce n'est pas un homme qui fait la révolution. Il l'accepte simplement, comme un moment rationnel, avec l'espoir que va s'ouvrir l'ère nouvelle qu'il attend : celle où, guidés par la raison et libérés des préjugés du passé, ses compatriotes se retrouveront enfin réunis.

Qu'il y ait de la hauteur de vue et de la grandeur d'âme dans une telle attitude, assumée avec un indéniable courage, nul ne peut en douter. Cet idéalisme pourtant s'accordait mal avec la dure réalité des combats sociaux et politiques qui déchiraient le pays.

Comment pouvait-il comprendre la brutalité des affrontements de juin 1848 ? Les barricades érigées par les ouvriers dans Paris ? La sanglante répression de la garde nationale républicaine ? Lui qui ignorait tout de l'inhumanité de l'exploitation industrielle et qui, dans sa profession de foi, s'adressait aux travailleurs de sa ville en ces termes paternalistes :

Relever et améliorer la condition des ouvriers, cette partie si méritante du peuple, sans déranger violemment l'équilibre social et surtout sans conduire, par des idées fausses sur l'organisation du travail, à la démoralisation de certains travailleurs et à la destruction des ateliers : maîtres ruinés, ouvriers plus pauvres.

Remédier efficacement aux misères de tous ceux qui souffrent et prévenir même ce paupérisme sans porter atteinte au droit sacré de la propriété, ni se laisser aller au rêve de ce Communisme qui est une absurdité en philosophie et un crime en politique³¹.

À Toulouse, Gatien-Arnoult avait été à l'origine d'une collecte parmi les notables républicains qui avait réuni suffisamment d'argent pour ouvrir un atelier national. Les soulèvements populaires parisiens renversaient ses tranquilles certitudes et sa foi en la fraternité entre les classes. Les émeutes de juin furent un choc pour lui. Il s'en trouva durablement affecté. Cela ne le conduisit pas, pourtant, à accepter le basculement réactionnaire du régime après l'élection de Louis-Napoléon Bonaparte. Mais un tel emballement de la conjoncture politique brisait son rêve irénique de concorde entre les partis. Devant opter, en 1849, entre son siège de député et son emploi à l'université, Gatien-Arnoult choisit, non sans amertume, de regagner sa chaire toulousaine de philosophie.

La prise du pouvoir par Louis-Napoléon et l'instauration de l'empire autoritaire annihilèrent pendant plus d'une décennie ses élans politiques passés. Il ne participa pas aux soulèvements contre le coup d'État de décembre 1851 et ne subit pas les conséquences de la répression qui démantela les milieux républicains toulousains.

Le désarroi d'un vieux républicain dans la tourmente des années 1870-1871

³¹ Cité par A. Cayré, *op. cit.*, p. 211.

Toute flamme n'était cependant pas éteinte dans ce professeur vieillissant, qui continuait à publier des livres d'histoire de la philosophie et se consacrait de plus en plus à la vie académique. Son érudition, son activité, son aménité naturelle lui permirent d'être élu secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Toulouse en 1864, et de conserver ce poste jusqu'aux tout derniers mois de sa vie.

Pendant les ultimes années du second Empire, alors que le régime se libéralisait et que les oppositions reprenaient de la vigueur, Gatien-Arnoult est revenu sur le devant de la scène politique locale. Depuis 1857, le mouvement républicain s'était réorganisé à Toulouse et, surtout, participait aux élections. Bien que balayé en 1857 et 1863 par le vote des campagnes, ce parti s'affirmait comme la première force politique de la ville. En 1865, son succès fut éclatant, puisque la liste de l'« Union libérale » qu'il animait remporta 32 des 36 sièges de la municipalité³². Gatien-Arnoult figurait parmi les élus. Peine perdue, puisque le préfet suspendit l'année suivante le conseil et désigna à sa place une Commission nommée. De nouveau victorieux en 1869, dans un climat politique de plus en plus agité, les républicains étaient prêts à toute éventualité, lorsque l'Empire fut renversé le 4 septembre 1870.

Le conseil municipal, élu en 1869, dissous par le préfet, réélu en août 1870 et largement dominé par les républicains, prit sans coup férir les affaires en main. Gatien-Arnoult en faisait toujours partie. La chute du ministère, qui voyait d'un mauvais œil le retour du professeur dans l'arène politique et qui faisait barrage à ses prétentions de devenir doyen de la faculté, venait de le sauver d'une mise à la retraite d'office. Âgé de 70 ans, auréolé de ses combats et de ses mandats de 1848, il fut élu maire par ses collègues. Il n'occupa la fonction que pendant quatre mois et n'eut pas de décisions importantes à assumer. En janvier 1870, après le décès subit du recteur Roustan, le Gouvernement provisoire nomma Gatien-Arnoult à la tête de l'académie de Toulouse.

Ce titre de recteur, qui aurait pu être le couronnement d'une longue et brillante carrière universitaire, n'était, en ces moments tragiques pour le pays envahi par l'armée allemande et prêt à capituler, qu'une charge de plus pour un homme engagé dans le combat politique. Des élections d'une importance capitale se préparaient dans un climat de grande tension. Si, dans son principe, la candidature de Gatien-Arnoult à la députation ne surprend pas, c'est la liste sur laquelle il figurait qui pose question. Le vieux combattant de Quarante-huit n'était inscrit sur aucune des deux listes républicaines, pas plus que sur celle, plus modérée, du « Progrès libéral ». Aux côtés des conservateurs du département, il avait accepté l'étiquette de l'« Union nationale ». La coalition qui confia, quelques jours plus tard, la direction du pouvoir exécutif à Adolphe Thiers. Gatien-Arnoult fut ainsi

³² Voir Wolff (Philippe, dir.), *Histoire de Toulouse*, Toulouse, 1974, p. 478 (étude de J. Godechot).

un de ceux qui le portèrent au pouvoir. Il demeura son soutien jusqu'à sa chute en mai 1873, tout en siégeant sur les bancs de la gauche républicaine.

L'action politique de Gatien-Arnoult à Versailles, pendant les terribles épreuves du début de l'année 1871 et de la lutte contre la Commune de Paris, reste à ce jour mal connue. Le témoignage d'un de ses proches, Victor d'Adhémar, peut nous aider à mieux saisir le désarroi qui s'est emparé du vieillard, dépassé par le cours dramatique des événements :

Je vois encore M. Gatien, à un curieux moment de sa vie, dans la surprise de son succès et de l'échec de son parti, ne comprenant plus bien où il devait aller et de quel côté il était. Les événements le poussaient plus vite que ses réflexions hors des voies de sa jeunesse ; car, tandis que d'un côté, il était l'élu des conservateurs, de l'autre il se sentait abandonné par ses coreligionnaires politiques. [...]

Je n'ai pas à vous rappeler l'histoire de cette triste époque. [...]

Ce n'était plus l'enthousiasme qu'elle inspirait, comme en 1848 ; c'était tout au plus la résignation [...] ; on la considérait, et M. Thiers le premier, comme un gouvernement de pis-aller. [...]

Pendant cette période difficile, M. Gatien s'attacha à la politique de M. Thiers, c'était un retour pour lui de se rapprocher ainsi de l'ancien ministre de Louis-Philippe. Mais le patriotisme et l'expérience dictaient sa conduite ; tout en se modérant, il restait fidèle à lui-même, ne trahissait personne, et cherchant de bonne foi le meilleur chemin ; il redoutait à la fois la réaction et le radicalisme, et il espérait qu'avec M. Thiers et M. Jules Simon, le régime se maintiendrait dans le bon sens et la liberté. [...] M. Gatien demeura donc, comme tant d'autres, au bord du chemin et au bord de son parti, ne voulant pas suivre le courant et ne pouvant pas le remonter tout à fait. C'est la destinée des Girondins de tous les temps³³.

La crainte du radicalisme et de la violence du peuple³⁴, plus que la conversion au conservatisme, qu'il rejeta toujours, apparaissent ainsi comme les mobiles de l'évolution politique de Gatien-Arnoult en 1870-1871 ; une évolution amorcée dans les années 1840, lorsqu'il s'est éloigné de la rédaction de *L'Émancipation*, renforcée pendant son expérience parlementaire de 1848, et confirmée dans les premiers jours de la Troisième République, lorsque derrière Duportal, les radicaux avaient marginalisé les modérés.

Le rectorat, ultime engagement d'un défenseur des valeurs de la république

Un autre texte, qui, cette fois nous ramènent à la fonction de recteur qu'occupe Gatien-Arnoult à cette époque, nous permet de préciser – et de nuancer – le jugement de Victor d'Adhémar. Il s'agit du discours prononcé le 7 août 1871, à l'occasion de la remise des prix au lycée de Toulouse³⁵. S'adressant à de jeunes

³³ Adhémar (V., d'), *op. cit.*, p. 27-28.

³⁴ Gatien-Arnoult redoute par-dessus tout la violence des foules. Celle des Jacobins, comme celle qu'il a vécue en 1848 ou 1870-1871 : « J'ai bien entendu et je crois entendre le tumulte des gens courant aux armes ; les clameurs de ceux qui se battent et de ceux qui, avant de se battre, déchargent les uns sur les autres des injures et des menaces [...] ; le fracas des portes enfoncées et le bruit des assauts livrés... », *Histoire de l'Université...*, *op. cit.*, p. 35.

³⁵ Conservé à la Bibl. mun. de Toulouse sous la cote L^mC 2202.

bacheliers, le recteur leur tient un propos aux forts accents républicains. Il commente d'abord les trois termes de la devise de la république :

- La liberté, menacée par deux « despotismes », celui de l'« ordre », et celui du « désordre » ; il est clair que non seulement l'orateur repousse la voie insurrectionnelle suivie par la Commune, mais encore qu'il ne cède pas à la tentation réactionnaire qui fait de « l'ordre » un slogan commode.

- L'égalité, « la grande question, qui, depuis une année moins quelques jours préoccupe principalement le pays et ses représentants » ; mais une égalité avant tout de droits, qui assure une équitable chance de promotion sociale par « la seule légitimité du mérite » ; ce qui permet au recteur de dissuader son jeune auditoire d'écouter d'autres voix, celles de « mendiants » fainéants et envieux, qu'on peut, à juste droit, assimiler aux communards et aux tenants des idées socialistes.

- La fraternité, enfin ; sans doute le principe qui lui est le plus cher, parce que le plus difficile à atteindre (« l'idéal me paraît bien haut dans le ciel pour nos cœurs »).

On remarquera aussi dans ce texte un hommage appuyé de Thiers :

Quand la France au moment de succomber sous le poids des fautes qu'elle avait commises ou laissé commettre, revint à elle et ne voulut plus mourir, elle comprit qu'elle devait remettre au plus digne le pouvoir que les autres avaient laissé tomber.

En choisissant Thiers plutôt que le Gambetta – jugé sans doute trop « radical » – Gatien-Arnauld n'a pas eu le sentiment de choisir la capitulation contre la résistance à l'ennemi. Comme recteur, lorsque les fureurs furent retombées, il s'est donc fait un devoir de préparer la jeunesse à laver l'affront de la défaite de 1870. Dans son discours de remise des prix du 7 août 1873, peu avant la fin de ses fonctions, ses accents se veulent patriotiques et même martiaux³⁶. Après s'être inquiété de projets pédagogiques tendant à réduire la formation humaniste au profit d'une spécialisation précoce – « arrière donc ceux qui demandent que l'on contrarie votre nature française en ce qu'elle a de meilleur et qu'on vous enferme prématurément dans les limites étroites de je ne sais quel enseignements dits spéciaux... » – le recteur se félicite de l'introduction des « exercices militaires » dans les programmes d'enseignement pour former « nos futurs vengeurs ». L'ennemi d'hier, celui de toujours, qui a tant de fois tenté de détruire la « famille des peuples néo-latins » vectrice de civilisation, ce sont les « barbares de la Germanie », porteurs « de nouveau de terribles menaces »...

Chargé de l'instruction publique dans l'académie, le recteur, pédagogue de longue expérience, était confronté à la lutte que se livraient sur ce terrain les

³⁶ Conservé à la Bibl. mun. de Toulouse sous la cote L^mC 2203.

radicaux et les cléricaux. Plusieurs écrits y font référence. Ils témoignent de l'intérêt que Gatién-Arnoult, lui aussi, portait à ce sujet et confirment sa position « conciliatrice », « girondine », pour ne pas dire « éclectique », souvent rencontrée auparavant.

Des raisons d'être moins modéré, Gatién-Arnoult en avait pourtant. Comment, par exemple ne pas voir dans l'évocation qu'il faisait d'un passé récent, le récit du harcèlement qu'il avait lui-même subi dans sa jeunesse ?

...Lorsque les évêques lançaient mandement sur mandement contre les professeurs des universités, demandant qu'on suspendît leurs cours, qu'on brûlât leur *chaire de pestilence*, qu'on les déclarât indignes d'instruire la jeunesse qu'ils corrompaient et qu'on apposât des scellés sur les portes de leurs école, en attendant qu'on pût les rouvrir à d'autres plus digne : aux Jésuites³⁷...

Pourtant, après avoir écouté le discours des cléricaux – les « champions » de l'Église – et ceux des radicaux – les « champions » de l'État – Gatién-Arnoult conclut qu'ils représentent tous deux « une même pensée fondamentale » ; « ceux qui les soutiennent ont le même esprit autoritaire de domination et de despotisme »³⁸. Rappelant qu'en 1831, il avait déjà adressé à la Chambre des Pairs et à celle des Députés une pétition imprimée dans laquelle il réclamait « la loi promise sur la liberté d'enseignement à tous les degrés », Gatién-Arnoult lance un vibrant appel à la concorde de tous les partis, pour que coexistent, dans la paix républicaine les deux enseignements rivaux...

Le recteur ne fut guère entendu. La chute de Thiers, au printemps 1873, l'élection de Mac-Mahon et le gouvernement de l'ordre moral dirigé par Broglie ne laissent plus que quelques mois de survie au vieux recteur républicain, mis à la retraite à la fin de l'été.

Un échec aux élections sénatoriales de 1876 sera le dernier acte de sa carrière politique.

Retiré en bord de Garonne en amont de Toulouse, Gatién-Arnoult ne sortait plus guère que pour assister aux séances de l'académie qu'il continuait de diriger.

Il quitta Toulouse âgé de 85 ans pour aller mourir à Mont-de-Marsan, le 18 janvier 1886.

³⁷ Gatién-Arnoult (A.), *Histoire de l'Université...*, *op. cit.*, p. 23.

³⁸ *Ibidem*, p. 31.